

mutuelle, allèrent trouver Vulcain, le dieu des forgerons, et lui demandèrent de les souder si bien l'un à l'autre, qu'ils n'eussent plus qu'un seul cœur, une seule âme.

L'amour du beau ne s'assimilera pas non plus avec cet amour supérieur qui se sacrifie et s'immole pour l'objet aimé. Ruskin en apporte pour motif que ce dernier amour se donne, tandis que dans le plaisir esthétique nous recevons tout et nous ne donnons rien. Nous ajouterons que le don de soi-même dans le dévouement et le sacrifice est encore une manière de s'unir : on se rapporte tout entier à la personne aimée, on se perd en son honneur ou à son avantage.

Concluons donc, l'amour du beau est unique dans sa nature : il est tout entier dans la contemplation et l'admiration. Jamais le jeu de la volonté et du cœur n'est plus pur et plus noble que dans cet amour.



## CHAPITRE V

### Siège de l'impression du beau.

Nous entendons par le siège de l'impression du beau, la partie de notre être où se produit la perception du beau et son effet essentiel.

Simple et indivisible en elle-même, l'âme est en l'homme l'unique principe sentant aussi bien que conscient de ce qu'il fait et éprouve. Tout entière en diverses parties de notre corps, notre âme le fait vivre et se tient immédiatement unie au moins au système nerveux, et particulièrement aux extrémités nerveuses qui constituent les points les plus délicats de nos sens. C'est pourquoi, si l'on nous demande quel est le siège des *sensations* que peut nous faire éprouver un beau tableau, une belle musique, nous indiquerons nos yeux et nos oreilles; c'est là en effet que nous sentons notre vie modifiée conformé-

ment à l'empreinte de ce tableau sur la rétine et au retentissement de cette musique sur le tympan de notre oreille. Mais l'effet propre du beau, même sous le rapport de la sensibilité, n'est pas une sensation, c'est un sentiment, il n'y a donc pas à le localiser dans aucun organe des sens.

Faut-il avec R. Töpffer placer cette impression dans une faculté spéciale qui, en face de la feuille verte, du lac tranquille, du ciel éclatant, « goûte un charme qui ne tient ni au vert, ni au bleu, ni à l'éclat ; un charme dont ces perceptions sont l'occasion mais non l'objet ; qu'elles excitent, qu'elles provoquent, mais qu'elles ne sauraient produire par elles seules... ? Ce charme dont je parle — dit-il — c'est de sentir dans les feuilles quelque chose de caduc, de léger, d'éphémère ; c'est de rêver à son occasion la fuite rapide des années, les tristes métamorphoses qu'opère le temps ; c'est d'y reconnaître quelques traits de notre destinée, jouet des choses extérieures, comme la feuille l'est des vents et des orages de l'air ; c'est de sentir dans le lac quelque chose de paisible, d'aimable, une mystérieuse retraite ou un pur reflet du ciel, variable comme lui, et portant à l'âme tantôt une mélancolie qui la contriste, tantôt une douce joie qui la récréé ; c'est de sentir dans le ciel une profondeur qui émeut <sup>(1)</sup>. » La supposition de cette faculté spéciale est gratuite. Tout ce que l'auteur lui attribue est, de fait, l'œuvre de l'imagination et de l'intelligence vis-à-vis du beau symbolique ou intelligible.

(1) R. Töpffer, *Menus Propos*, liv. I, chap. II.

Verrons-nous alors le siège de l'impression esthétique dans l'imagination ? Elle remplit, nous l'avons vu, un rôle des plus importants dans la perception esthétique. Elle est le plus empressé des *cicerone* en face de la nature et des œuvres de l'art. Partout et toujours elle est le plus suggestif des artistes, le plus ingénieux des décorateurs, le plus puissant promoteur du beau sous toutes ses formes ; avec tout cela cependant elle n'a ni le sentiment ni le jugement du beau.

Faut-il, avec Ruskin, attribuer ces derniers au cœur ? « Ne confondons jamais — dit-il — le rôle du cœur avec celui d'une autre faculté ni plus haute ni plus basse. Tenons ferme pour son autonomie. Nous aurons contre nous les sensualistes purs et aussi les purs intellectuels. Nous aurons à lutter contre ceux qui voient dans le sentiment (esthétique) un instinct physiologique et contre ceux qui y voient une opération de la raison. Ce n'est ni l'un ni l'autre, la physiologie n'a rien à faire avec lui. C'est encore moins le produit du raisonnement. Dès qu'on raisonne, l'impression (du beau) s'enfuit <sup>(1)</sup>. »

Nous l'admettons, c'est dans le cœur que se fait le plus *sentir* l'émotion esthétique à laquelle le beau doit en grande partie son prestige. « Le beau agit sur ma sensibilité et me fait réagir affectueusement sur lui. L'émotion esthétique est à la fois délicate et affectueuse : délicate en tant qu'elle apporte une joie délectable ; affectueuse en ce que l'âme délectée

(1) Ruskin *apud* Robert de la Sizeranne, p. 190-191.

par le beau lui donne en retour affection et sympathie. Ce sont deux moments d'un même fait, deux mouvements, l'un d'incidence, l'autre de réflexion<sup>(1)</sup>. » C'est ce qui explique « pourquoi en un soir d'hiver des roses posées sur le bord de la cheminée nous ont fait trouver la solitude moins triste et le froid moins rigoureux<sup>(2)</sup>. » Nous pourrions donc voir le siège de l'impression esthétique dans le cœur humain, si le sentiment était tout dans cette impression; mais elle renferme et suppose essentiellement un jugement que l'intelligence seule peut prononcer. Bien plus, ce jugement précède nécessairement le sentiment, car il faut connaître avant d'aimer.

Quelques auteurs modernes objectent que si le jugement esthétique précédait toujours le sentiment, on devrait toujours être à même d'expliquer et de justifier ce sentiment<sup>(3)</sup>. Oui, répondrons-nous, si le jugement esthétique était toujours conscient, mais, nous l'avons vu<sup>(4)</sup>, il est le plus souvent inconscient. Dès lors rien de plus naturel qu'on ne puisse pas de suite justifier le sentiment dont il est la source. Helmholtz en signalant cette inconscience a en même temps indiqué le *criterium* caché de ces jugements immédiats du goût artistique, savoir, le plus ou moins de conformité de l'ordre que présente l'objet avec l'ordre dont nous portons le type inné en notre âme. « Dans les profondeurs de l'esprit

(1) Ch. Lévêque, *la Science du beau*, 2<sup>e</sup> édit., p. 93.

(2) Ruskin *apud* Robert de la Sizeranne, p. 174.

(3) É. Rabier, *Psychologie*, p. 632.

(4) Voir ci-dessus, chap. II.

humain, dans ces retraites encore inaccessibles à l'analyse de la pensée consciente, dort le germe d'un ordre raisonné, susceptible des plus riches développements... Ce qui prouve que nous considérons le bien-être résultant du beau comme l'effet de la concordance de l'œuvre avec la nature de notre esprit, c'est que nous attendons de tout autre esprit humain, en état de santé, qu'il reconnaisse comme nous le beau que nous admirons<sup>(1)</sup>. » Platon exprimait déjà la même pensée : « Si on a du plaisir à entendre des chants rythmés et modulés, c'est que l'ordre est plus familier à notre nature que ce qui est désordonné... Tout ce que nous faisons sans ordre déprave notre nature. Tout ce que nous faisons avec ordre la maintient et la fortifie. Voilà pourquoi la symphonie nous réjouit<sup>(2)</sup>. »

Ainsi, c'est l'intelligence qui juge de l'ordre et de la beauté, c'est elle qui dicte le sentiment au cœur; c'est donc notre intelligence qui est le siège essentiel de l'impression esthétique.

Dès le treizième siècle saint Thomas le proclamait : « Le beau regarde notre puissance cognitive<sup>(3)</sup>, » c'est-à-dire notre raison. « Le beau s'adresse à l'intelligence — écrit un esthète contemporain. — Vous avez vu passer un enfant, une jeune fille, un vieillard; vous vous sentez ému. C'est le beau qui vous a touché. Il vous attire, il vous ravit. C'est à peine si vous l'avez entrevu, et déjà vous n'êtes plus

(1) Helmholtz, *Théorie physiologique de la musique*, chap. XIX.

(2) Platon, *Problèmes*.

(3) *Pulchrum respicit vim cognitivam et cognitio fit per assimilationem.* — D. Thom., *Sum. th.*, I, q. 5, a. 4, ad 1<sup>um</sup>.

complètement votre maître. Quelque chose qui n'a rien de raisonné vous emporte. Ce n'est qu'après avoir resplendi sous ce rayon d'en haut, que l'intelligence humaine laissera filtrer la lumière jusqu'à la volonté <sup>(1)</sup>. »

Toutes nos puissances et facultés sont atteintes et saisies par la beauté, mais pas au même rang, pas au même degré. L'action est directe sur nos facultés représentatives, — ou mieux, appréhensives, — les sens et l'intelligence; elle est indirecte sur les facultés affectives, la volonté et le cœur. Le beau est une fête donnée à nos sens et à notre intelligence; si la volonté et le cœur sont de la partie, ce n'est pas que le beau les invite nommément, c'est que les facultés affectives suivent naturellement celles que l'on nomme appréhensives.

En poussant plus loin l'analyse de l'impression du beau, on le constate : les sens de la vue et de l'ouïe n'interviennent qu'en qualité de serviteurs de l'intelligence ou de la raison <sup>(2)</sup>. Vient ensuite le concours actif de l'imagination et de la mémoire; la première, d'abord interprète, traduit pour l'âme les sensations présentes (le langage des sens est trop grossier pour être directement saisi par l'intelligence), puis toutes deux suscitent les images et les souvenirs du passé ou du lointain qui peuvent éclairer l'impression actuelle. L'intelligence est saisie, ravie; consciemment ou non, elle contemple l'ordre

(1) Jouin, *Esthétique de la sculpture*, p. 20, 21.

(2) Illi sensus præcipue respiciunt pulchrum qui maxime cognitivi sunt, scilicet visus et auditus rationi deservientes. — D. Thom., *Sum. th.*, 1<sup>a</sup> II<sup>e</sup>, q. 27, a. 1, ad 3<sup>um</sup>.

(l'unité dans la variété), s'élève de synthèse en synthèse et voit décroître le nombre de ses idées en même temps que chacune d'elles embrasse un plus vaste horizon. « L'oiseau des plaines se fatigue à raser la terre, à passer et repasser par les mêmes lieux. L'aigle ne s'arrête que sur les plus hautes cimes et de là son œil perçant contemple la montagne, les fleuves et les riches moissons <sup>(1)</sup>. » Ainsi monte l'intelligence en face du beau, elle y trouve un apaisement charmeur en même temps qu'un délicieux stimulant, elle s'y exerce sans réflexion ni raisonnement, comme plane l'aigle dans les airs, sans battement d'ailes appréciable.

Ces ravissements de l'intelligence réagissent sur la volonté, puis par la volonté sur le cœur : aux avances faites par le beau à nos facultés appréhensives, l'âme répond par la complaisance de ses facultés affectives et son épanouissement est complet. On dit quelquefois de l'œil qu'il boit ce qu'il voit, tant il est tout entier à sa contemplation, tant il y trouve de rafraîchissement; il en est ainsi de l'âme tout entière quand elle rencontre une grande beauté, elle s'en enivre à longs traits.

Nous disons l'âme tout entière, car (les auteurs modernes aiment à le remarquer) l'impression du beau établit une étroite concorde parmi nos facultés et puissances. « Dans la jouissance esthétique, — dit M. Sully-Prudhomme, — les sens, l'intelligence et le cœur, ordinairement en conflit, vivent en parfaite harmonie, ne se distinguent plus entre eux, au

(1) Balmès, *l'Art d'arriver au vrai*, chap. xvi, 27.

service les uns des autres, sans avoir à s'adresser aucun reproche d'usurpation <sup>(1)</sup>. »

« Il est assez rare que nous nous mettions ainsi tout entiers dans ce que nous faisons, à moins qu'il ne s'agisse de satisfaire la passion maîtresse ou, si l'on aime mieux, le côté faible de notre nature. Chacun de nous a ses occupations favorites, et, quand il en change, c'est souvent comme un voyage rapide en pays étranger. L'homme qui est plongé dans la vie des sens se soucie peu de son âme, la volupté est bête; les philosophes, les mathématiciens, à qui les abstractions procurent de la joie, méprisent souvent tout le reste; le mystique, dans ses élévations, détourne son regard du monde et des créatures... L'impression du beau rétablit l'unité de notre être, le concert de nos facultés. Dans la contemplation de la beauté, l'autre et lui ne font plus qu'un homme <sup>(2)</sup>. »

Oui, plus peut-être qu'aucun autre, le sentiment du beau affecte l'homme tout entier, la partie sensible, la partie intellectuelle, et plus ou moins directement la partie morale; il met en jeu toutes nos ressources d'activité. On peut dire que, par ce côté, le beau est plus complètement humain que le vrai et le bien, car le vrai ne parle qu'à la raison et le bien reste le propre objet de la volonté.

« Subjuguée dans le ravissement de toutes ses facultés, l'âme ressemble au captif qu'un vainqueur emporterait vers une terre enchantée. L'âme, dans

(1) M. Sully-Prudhomme, *l'Expression dans les beaux-arts*, p. 419.

(2) V. Cherbuliez, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> juillet 1891, p. 29.

sa défaite, aspire les parfums avant-coureurs du triomphe. Joies ignorées, que l'homme ne peut que balbutier, combien d'âmes d'artistes vous ont connues! Combien se sont reposées dans la contemplation religieuse du beau! Ne soyons pas surpris de trouver la beauté si vivifiante pour l'homme: Dieu étant le principe de toute beauté, l'homme qui s'assoit à l'ombre du beau se place lui-même sur le chemin de Dieu. De là cette force et cette joie <sup>(1)</sup>! »

(1) Jouin, *Esthétique du sculpteur*, p. 22.

